

Feuilleton du Pays du dimanche : Vaincue

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 58

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communication
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 27^{me} année LE PAYS

Les guerres de Bourgogne

ET
l'Evêché de Bâle

(Suite et fin)

Au moment où les Suisses revenaient de Lorraine, l'évêque de Bâle, Jean de Venningen, fut obligé de prendre les armes pour mettre ses états, les Franches-Montagnes surtout, à l'abri des exactions de pillards bourguignons qui occupaient le château de Maiche sous les ordres du bâtard de Lucelstein, un des plus chauds partisans du duc Charles. Malgré les rigueurs de l'hiver, les assiégés firent si bien leur devoir que le château dut se rendre (5 février 1477).

Après la mort de Charles-le-Téméraire, le roi de France et l'Autriche se jetèrent sur ses dépouilles. Louis XI mit la main sur la Bourgogne qui était du reste un fief masculin de la couronne de France, reprit la Picardie que Charles lui avait enlevée et s'empara de l'Artois, de Cambrai, de Tournai et du Hainaut qu'il fut obligé de céder bientôt après à Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III, devenu le 20 août 1477 l'époux de Marie, fille et héritière de Charles-le-Téméraire. La Franche-Comté aurait voulu se donner aux Suisses qui ne surent pas la prendre et qui vendirent leurs prétentions à Louis XI pour une somme de 100 000 florins (25/26 avril 1477). Mécontents du roi de France qui ne se pressait pas de les payer, les Confédérés, d'accord avec les villes d'Alsace, et le duc René de Lorraine conclurent à Zurich au mois de janvier 1478, un traité de paix avec Maximilien d'Autriche et

son épouse Marie de Bourgogne. En vertu de ce traité, la Franche-Comté devait appartenir à l'Autriche, mais payer aux Confédérés une somme de 150 000 florins dans l'espace de 3 ans. Il fut aussi réservé que les châteaux et autres lieux occupés par les armées resteraient au pouvoir de ceux qui les occupaient. C'est ainsi que l'évêché de Bâle retint les châteaux de Maiche, de Franquemont, et de Tréviillers ainsi que les seigneuries de Blamont, Clémont et Pont-de-Roide. Bientôt après, le 19 juillet 1478, il rendit Blamont, Clémont et Pont-de-Roide à leurs anciens maîtres et reçut en échange les villages de Grandfontaine, de Réclère et de Damvant.

Les guerres de Bourgogne avec les victoires de Héricourt, de Grandson, de Morat et de Nancy furent glorieuses pour les Suisses qui passèrent dès lors pour les meilleurs soldats de l'Europe. Tous les princes se mirent à rechercher leur alliance et leur amitié et c'est à prix d'or qu'ils payèrent ceux qui consentaient à s'enrôler dans leurs armées. A diverses reprises leur épée jetée dans la balance de la politique européenne décida du succès. Devenus à peu près indépendants de l'empire d'Allemagne dont, peu de temps auparavant, ils reconnaissaient encore la suprématie, ils formèrent désormais un état distinct. En même temps des idées de grandeur s'emparèrent des esprits et ce peuple de bergers, aux mœurs si simples et si patriarcales, échangea ses habitudes contre un luxe et un faste inconnus auparavant.

Mais si les guerres de Bourgogne eurent pour la Confédération suisse certains avantages plus ou moins apparents, elles eurent aussi des suites déplorables, dont les principales sont la manie des enrôlements, la vénalité et la démoralisation. Dès que le tambour de l'enrôleur se faisait entendre, les jeunes gens dont les bras auraient pu rendre de si grands services à l'agriculture

rait son regard, Mlle Martville, affaissée dans un fauteuil auprès de la fenêtre, fixait le ciel noir, écoutait la tempête, toutes choses plaisant à son cerveau enfiévré, encadrant bien ses sentiments de tristesse et de colère : un beau soleil lui eût paru une insulte à sa douleur ; de temps à autre elle écoutait, anxieuse, agitée, d'un tressaillement nerveux, les bruits sourds de voix et de pas dans cette maison à la veille d'un deuil.

Quelqu'un entra ; une femme jeune, grande, svelte, à la physionomie douce, à l'œil intelligent, au sympathique sourire.

— Marthe, s'écria la jeune fille en s'élançant vers elle. Tu viens me chercher ?... Grand-mère me demande ?...

— Non, ma chérie, fit tendrement Marthe. Elle ne te demande pas... elle veut prendre un peu de repos... Respectons ce repos.

— J'aurais tant voulu la revoir avant... avant

abandonnaient les travaux des champs et ceux de l'atelier pour vivre de pillage, pour aller verser inutilement leur sang sur les champs de bataille de l'Europe, pour se battre quelquefois contre des frères et rentrer dans leur patrie pauvres et estropiés. De ces guerres date aussi une vénalité honteuse qui portait des membres des premières familles du pays et des magistrats à vendre pour des pensions leur influence aux princes étrangers.

Enfin l'immoralité, suite du bien-être, de l'amour de l'argent et du service militaire à l'étranger se mit à ronger comme un chancre au corps social ; les crimes se multiplièrent d'une manière effrayante, les actes de violence devinrent presque journaliers, les prisons devinrent trop étroites pour recevoir les malfaiteurs et la conséquence dernière de tous ces maux fut la réforme avec ses guerres fraternelles et l'effondrement de la Suisse au milieu des convulsions de la révolution française.

FIN. J. JECKER
curé de Moutier.

A propos de la coqueluche

Si nous parlions un peu d'un vilain mal qui se gagne et qui sévit depuis plusieurs semaines de nos côtés ! Le Dr Weber nous donne ces excellents conseils dans les feuilles d'Hygiène :

Les enfants atteints de la coqueluche sont soumis à une épreuve bien dure. Les quintes de toux déjà terribles le jour sont plus agossantes la nuit. Les enfants sont surpris brutalement dans leur sommeil. Le spasme de toux les secoue jusqu'à l'épuisement. Il n'est pas rare de voir le sang couler de leurs narines vers

d'aller là-bas ! soupira bien bas Clotilde en se tordant désespérément les mains.

Maternelle et tendre, la sœur d'Emile essaya de rappeler à la pauvre révoltée que son aïeule l'avait bénie, lui promettant le bonheur ; mais, brusquement, la jeune fille la quitta, et se jetant sur un divan, enfouissant sa tête dans les coussins, pleura silencieusement.

D'un geste, Emile appela sa sœur auprès de lui, l'interrogeant du regard.

— C'est l'agonie murmura-t-elle. La pauvre femme a toute sa connaissance, et conjure la Providence de la laisser vivre jusqu'à demain matin, jusqu'à l'heure où ses enfants reviendront de l'église, bénis par Dieu.

— Marthe, gronda le jeune homme, sais-tu que je me fais l'effet d'un bourreau ?

— D'un sauveur, rectifia Melle Comandre. La mourante l'a dit.

— Clotilde ne peut l'admettre.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 2

VAINCUE

Les lèvres frémissantes, le regard suppliant et chargé de tendresse, Emile Comandre considérait cette jolie et adorée créature qui ne se donnait pas, mais passivement se laissait donner... Elle ne l'aimait point... Les supplications de la mourante lui avaient arraché un consentement navré... Ne fallait-il pas qu'il l'aimât éperdument ?... Il est vrai que l'aïeule l'avait supplié aussi, lui prouvant qu'il sauvait Clotilde de la ruine, d'une belle-mère méprisante, d'un indigne mari...

Feignant de ne pas voir ce regard qui implo-

la fin d'un accès. Les complications et en particulier les hémopties de poitrine ne manquent pas d'apparaître. Les petits malades n'en peuvent plus. Plusieurs, parmi les tout petits surtout, ont déjà payé leur tribut à la mort.

La coqueluche évolue spontanément dans l'espace de deux à trois mois. Elle laisse souvent après elle des résidus maladiés fâcheux. Il y a donc lieu de prendre à son égard des mesures préventives énergiques, cela d'autant plus qu'on ne connaît pas de médicament capable de couper ou d'arrêter la maladie en question. Des centaines de remèdes ont été préconisés, il est vrai, et en partie vantés avec grand tapage par la réclame. La multiplicité même des substances employées ou recommandées doit faire mettre en doute leur efficacité réelle. S'il y a beaucoup de remèdes, il n'en est pas un sur l'action duquel on puisse compter d'une manière absolue. Ici plus qu'ailleurs on peut dire qu'il est cent fois plus facile de prévenir le mal que de le guérir.

La coqueluche est une affection qui se transmet exclusivement par la contagion d'un malade à l'autre. Cette manière de voir est partagée par la plupart des médecins et n'est plus guère mise en doute. Au cours de l'épidémie actuelle il m'a été donné de faire à ce sujet des observations dont l'exactitude ne le cède en rien à des expériences de laboratoire.

Au cours d'une épidémie de coqueluche, il faut éviter avec le plus grand soin le contact des enfants sains avec les enfants malades. Si l'on n'est pas renseigné au sujet des enfants d'une localité qui peuvent être atteints, il est bon d'éviter la contagion en isolant les enfants d'une famille. C'est une erreur condamnable que de prétendre que la maladie est « dans l'air » et que ceux qui doivent être atteints le seront malgré tout. Nous affirmons, au contraire, que les enfants non exposés à la contagion resteront sûrement indemnes. Il faut, en outre, se rappeler que la coqueluche n'est pas exclusivement une maladie de l'enfance. J'ai vu, exceptionnellement il est vrai, des parents âgés de trente à quarante ans prendre la toux spasmodique et en être très éprouvés.

— Tu le lui feras comprendre... plus tard..

— Je l'aime trop... je serai impuissant toujours à lui faire lire en moi.

— Espère, glissa-t-elle, lui souriant d'un angélique sourire. Un grand amour ne triomphe-t-il pas de l'indifférence ?..

— N'affirme pas... tu ignores, pauvre enfant.

Rapidement elle se détourna pour qu'il ne la vit point pâlir.

Pauvre fille ! elle avait aimé, purement et profondément aimé, et son grand amour n'avait pas touché le lâche séducteur qui, déçu, était allé offrir à d'autres sa menteuse tendresse ; en dernier lieu, c'était Clotilde Martville qu'il prétendait aimer...

Discrètement, quatre personnages dont le sérieux, l'allure gourmée révélaient l'importante fonction de témoins, s'étaient glissés, un à un, dans la pièce : Clotilde ne les entendait ni ne les voyait.

— Mon cher ami, dit à M. Comandre le plus âgé d'entre eux, voulez-vous prévenir Melle Martville qu'il est temps de partir ?

Emile fit quelques pas vers sa fiancée, puis s'arrêta, tout tremblant ; Marthe se remémora soudain ce mot de bourreau qu'il venait de prononcer.

— Clotilde, alla-t-elle murmurer câlinement à sa future sœur, ton vieil ami, M. de Livarol, vient te chercher... Veux-tu le suivre ?... Il est l'heure.

(La suite prochainement).

Malheureusement, à partir d'un certain âge, l'isolement absolu des enfants en temps d'épidémie devient impossible. Les petits sont astreints à fréquenter l'école et on les trouve ainsi sur les places de jeux des écoliers. Ils peuvent y prendre la coqueluche. On en cite des exemples frappants.

L'école, d'ailleurs indispensable pour l'instruction du peuple, peut devenir par l'agglomération forcée qu'elle implique le lieu d'origine de maladies contagieuses. Nous pouvons même affirmer que l'école est le tout premier complice dans la contagion de la coqueluche, de la scarlatine et de la diphtérie. C'est bien souvent de l'école que le premier cas de coqueluche est importé dans une famille. S'il s'y trouve plusieurs enfants, la contagion d'enfants à enfants ne tarde pas à se produire secondairement. Il est dès lors indispensable qu'une surveillance soit exercée sur l'état de santé des élèves des classes. *Ceux qui sont atteints de coqueluche doivent être rigoureusement exclus de la fréquentation des écoles pendant toute la longue durée de la maladie. Les sujets suspects seront dispensés de l'école et subiront à la maison une quarantaine d'observation d'une durée suffisante pour permettre de fixer la nature de l'indisposition dont ils sont atteints.*

Parmi les moyens recommandés pour la guérison de la coqueluche, nous citerons le changement d'air, qui a été souvent recommandé et pratiqué. Il est certain qu'il a permis quelquefois d'obtenir ainsi une guérison plus rapide lorsque ce genre d'intervention a été mis en usage dans la période de déclin de la maladie. Toutefois le changement d'air et de localité présente des dangers dont il y a lieu de tenir compte. Il contribue à disséminer la maladie et à la transporter là où elle n'existe pas encore. Tout d'abord il faudra éviter de faire voyager en chemin de fer un enfant atteint de coqueluche. Ensuite il serait nécessaire d'envoyer le petit malade dans une maison isolée qui ne fût pas habitée ou visitée par d'autres enfants. Ces conditions seront le plus souvent difficiles à réaliser.

J'ai eu le regret de devoir constater au cours de l'épidémie actuelle que certains parents font tout leur possible pour dissimuler la maladie de leurs enfants. Cette manière d'agir est coupable et contribue à propager le mal. Les pères et mères cherchent souvent à se disculper par leur état d'indigence. L'assistance médicale gratuite des pauvres largement établie par les Communes sera le seul moyen à opposer à l'envahissement de la coqueluche dans cette classe de la population. Tant qu'elle n'existe pas partout ce danger, gros de conséquences, continue à subsister.

Il n'existe pas de remède spécifique contre la coqueluche. Le médecin n'est cependant pas tout à fait désarmé en présence de la maladie. Il dispose de remèdes susceptibles de diminuer le nombre et l'intensité des quintes. Il pourra aussi indiquer des mesures hygiéniques utiles.

MENUS PROPOS

D'où viennent les Cendres. —

Mercredi, dans notre petit pays encore chrétien on se pressera dans chaque église inclinant le front, que le prêtre marquera à la cendre, selon l'usage.

L'usage de se couvrir de cendres remonte au temps où florissait la religion israélite ; mais les

endres de... ils s'inondaient si abondamment en leurs jours de deuil étaient les cendres vulgaires.

Nos cendres à nous sont des cendres sacrées. Elles proviennent du buis béni non utilisé le dimanche des Rameaux ; comme il est béni, on ne peut l'abandonner ; on le brûle et ses cendres recueillies sont celles qui, au premier jour de carême, apposent au front des fidèles le sceau de la douleur chrétienne.

Disons en terminant que le feu, le grand purificateur, est très employé par l'Église.

Tout le linge ecclésiastique est béni ; aussi, quand il se trouve hors de service, le brûle-t-on, de crainte qu'il ne tombe entre des mains impies qui pourraient l'employer à des usages profanes.

Quand un prêtre meurt, tous ses ornements sacerdotaux sont, ou partagés entre ses collègues, par souvenir pieux, ou brûlés, car tous les ornements sacerdotaux doivent être réclamés soigneusement à la famille.

L'armée russe et l'armée allemande. Une revue militaire russe, comparant les dépenses occasionnées en Europe par le maintien des armées permanentes, publie les chiffres qui suivent relatifs à l'Allemagne et à la Russie, d'après les prévisions du budget de la Marine et de la Guerre pour l'année 1899.

L'Allemagne, dont le budget total atteint tout près de deux milliards, dépensera pendant l'exercice prochain 700 millions pour son armée de terre et un peu plus de 800 millions pour sa marine. Ses dépenses militaires s'élèveront donc à un milliard et demi, soit presque les quatre cinquièmes du budget.

Répartie sur l'ensemble, de la population, cette somme formidable représente une charge de 30 francs environ par habitant.

Quoique l'armée russe soit deux fois environ plus nombreuse que l'armée allemande (1.200.000 hommes au lieu de 560.000), les dépenses militaires de l'empire des Tsars en 1899 ne dépasseront pas sensiblement 1.630.000.000 de francs, ce qui est loin de représenter la moitié seulement du budget total : 3.600.000.000.

L'armée de terre emploiera 730 millions et la marine 900 millions. Cette différence provient de ce que le personnel de la marine russe est relativement beaucoup mieux payé que les officiers et soldats de l'armée de terre, dont la solde est notoirement insuffisante.

Répartie sur l'ensemble de la population, la somme de 1.630.000.000 de francs prévue pour le budget militaire de l'année prochaine donne 12 fr. 90 par tête d'habitant.

Avec une armée deux fois plus forte et une marine presque égale, les Russes paient donc moins de la moitié du prix payé pour le même objet par leurs voisins les Allemands.

Pour rajeunir, échorchez-vous... Une Américaine, docteur en médecine, vient de faire, assure-t-on, une découverte sensationnelle.

Elle aurait trouvé le secret de supprimer les rides !

Non qu'elle ait inventé une mille-et-unième pâte, une mille-et-unième pommade, une mille-et-unième eau de toilette. Que le lecteur se rassure ; nous ne déguisons pas ici une réclame de parfumeur.

L'Américaine en question supprime les rides... en supprimant la peau ridée. Elle a découvert que le meilleur moyen de rajeunir les visages, c'est tout simplement de les écorcher.

Une fois la peau ridée enlevée, il se forme une peau nouvelle qui n'a pas de rides. Voilà tout le truc !